

Zeitschrift: La musique en Suisse : organe de la Suisse française
Band: 1 (1901-1902)
Heft: 19

Rubrik: Chronique genevoise

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CHRONIQUE GENEVOISE

Du charmant mois de mai, auquel les poètes s'étaient plu à attribuer toutes les grâces et tous les sourires, il ne reste plus, hélas ! dans notre pauvre nature bouleversée par des phénomènes atmosphériques ultra-printaniers et inexorables que la sensation d'une saison neutre et grise, d'une époque mortelle pour les pauvres fleurs et pour les jeunes bourgeons auxquels les premiers rayons du soleil avaient fait de trompeuses promesses, comme pour les malheureux petits oiseaux dont le vol éperdu vous remplit l'âme d'une tendre pitié. Serait-ce la Mort du Printemps, si magnifiquement et si tragiquement décrite par notre poète-compositeur E. Jaques-Dalcroze ? Plus heureux que les fleurs et les oiseaux, les musiciens semblent avoir voulu tirer profit de la persistante froidure pour prolonger quelque peu leur règne et retenir auprès d'eux cette foule dont on pense souvent tant de mal, mais qui, ainsi que les rois, a du bon quelquefois. Nombreuses ont été en effet les soirées musicales en cette fin de saison, et parmi elles il s'en est trouvé beaucoup d'intéressantes.

Et en tout premier lieu, nous tenons à réparer non pas certes un oubli, mais un involontaire retard ; il s'agit des deux dernières séances de notre Société de musique de chambre, qui a brillamment terminé cette seconde année de son existence, et vers laquelle vont actuellement toutes les sympathies et toutes les préférences des purs, de ceux pour qui la musique est avant tout un art immatériel et objectif, une langue divine capable d'élever la pensée vers les plus hauts sommets. Ces dernières séances ont été le digne couronnement de cette belle campagne artistique, tant par le choix des œuvres jouées que par le haut degré de perfection auquel ont atteint nos musiciens dans leurs magnifiques interprétations. Les classiques y furent représentés par trois œuvres, dont deux quatuors de Beethoven, celui en *ut mineur*, le n° 4 de l'opéra 18, qui dans sa fraîcheur idyllique et sa grâce juvénile laisse cependant pressentir les tragiques élans futurs, et celui en *fa mineur*, opéra 95, où la passion se voile de tristesse, puis le quatuor en *ré majeur* de Mendelssohn, à propos duquel nous féliciterons notre Société de musique de

chambre d'avoir fait une place à ce maître trop injustement délaissé, et qui reste malgré tout un souverain charmeur.

Glazounow, Vincent d'Indy et Ernest Chausson représentèrent en ces séances l'art contemporain. Sur le *Quintette* du maître russe, nous devons garder le silence, ne l'ayant pas entendu. Quant aux deux compositeurs français, nos musiciens ne les trahirent certes pas en donnant d'eux des œuvres aussi hautes et aussi belles que le *Quatuor en la mineur* du premier et le *Concerto en ré majeur* pour piano et violon et quatuor de ce pauvre Ernest Chausson, qui disparut si tragiquement alors que sa carrière artistique s'annonçait si riante et si belle. Cette dernière œuvre est savoureuse, d'une polyphonie très poussée, et elle abonde en détails d'une finesse exquise ; la *sicilienne* a beaucoup de charme et le *finale* en est superbement rythmé. MM. Willy Rehberg et Henri Marteau ont donné de cette belle œuvre une merveilleuse interprétation, fort bien secondés du reste par leurs collègues du quatuor.

Bien qu'étant une œuvre de jeunesse, le *Quatuor* de Vincent d'Indy se révèle à nous, avec toute l'envergure d'une œuvre de maître, fortement pensée et puissamment réalisée. De tendances très modernes et d'une expression mélodique intense, on ne peut en saisir d'une première fois toutes les beautés, que l'auteur rehausse d'un raffinement harmonique extrême. Le rythme y est constamment brisé, laissant la phrase musicale se développer avec la complète indépendance qui convient à son intense nervosité. L'*andante moderato*, avec son beau chant d'alto évoquant quelque lointaine et poétique vision, est une page d'un grand caractère. De cette magistrale et difficile composition, MM. Rey, Marteau, Ad. et Willy Rehberg, nous ont donné une exécution vibrante et très colorée, atteignant à une grande puissance de sonorité et à un magnifique coloris.

Notre journal a déjà mentionné le succès de quelques-unes des soirées musicales qui viennent de se succéder et en particulier du concert Planté-Marteau. Les deux géniaux artistes nous promettent encore un concert, qui sera assurément un nouveau régal.

Contrariée dans la marche régulière de ses études par certains incidents d'ordre privé dont nous n'avons pas à nous occuper ici, notre Société de chant du Conservatoire a dû retarder son concert annuel jusqu'en cette arrière-saison, y invitant seulement un public d'amis et d'in-

times, auquel elle réserva la surprise de quelques premières auditions du plus haut intérêt. En consacrant ce concert uniquement à la musique française moderne, le nouveau directeur, M. Jaques-Dalcroze, a tenu à montrer ses préférences personnelles et à les faire partager par les excellents chanteurs dont se compose la Société. Et l'on ne saurait trop le féliciter d'avoir inscrit sur le programme de cette soirée les trois noms français les plus haut placés dans l'estime et l'admiration du monde musical contemporain : C. Saint-Saens, Vincent d'Indy et Gabriel Fauré. Sous le patronage de cette brillante trinité, le concert du 15 mai, malgré ses apparences modestes et la regrettable lacune de l'orchestre, ne pouvait manquer de produire une profonde impression sur l'auditoire, et de continuer la belle série des succès précédents.

Le concert débutait par le *Requiem* de Gabriel Fauré, une œuvre dont il n'y a pas à contester les grandes qualités musicales, mais qui, au point de vue purement religieux, affiche un paradoxalement compromis entre la pensée chrétienne de la mort et les apparentes réserves d'un scepticisme tout mondain. Ou, pour mieux dire, l'œuvre n'est vraiment pas religieuse, malgré son titre, malgré le texte liturgique dont elle est l'illustration, malgré l'effort tenté par l'auteur que nous croyons sincère, vers une définition musicale de l'idée religieuse. Le musicien de Verlaine, le délicat ciseleur des lieder pouvait-il trouver sur sa lyre des accents assez austères pour rendre un pareil sujet ? La stérilité de son effort nous prouve une fois de plus, combien il est difficile à un musicien de se refaire une autre nature ; elle nous rappelle encore que Gounod et Massenet, qui, eux aussi, furent tentés par les textes sacrés et les symboles religieux n'ont pu hausser leur mysticisme extatique ou sensuel à la hauteur d'une œuvre de foi, tandis que César Franck, l'austère et sincère croyant, réalisa dans ses *Béatitudes* et sa *Rédemption* l'idéal le plus élevé d'art religieux. Seul le génie de Wagner, amené, il est vrai, vers cette conclusion par la constante évolution philosophique de sa pensée, fut assez vaste et assez puissant pour concevoir, au terme de sa carrière, ce symbole admirable de foi et de pureté qu'est *Parsifal*.

Il y aurait un certain intérêt, nous semble-t-il, à poursuivre cette pensée, mais la place limitée dont nous disposons ici ne nous permet pas une plus longue digression. Nous renvoyons ceux de nos lecteurs qu'un tel sujet intéresse au brillant

article d'E. de Solenière : *Impressions sur la musique religieuse*, que publia la défunte *Revue internationale de musique*. Pour revenir au *Requiem* de Fauré, nous dirons donc que le subtil et délicat auteur des lieder et des quatuor a écrit là une musique très élégante, d'une reposante sérénité, qui semble porter en elle la promesse de félicités toutes temporelles, et qui convient admirablement à voiler par la séduction de l'art, ce que la pensée de la mort peut avoir de trop brutal et de trop angoissant. Des pages telles que le *Kyrie* et l'*Agnus Dei* sont d'une forme musicale parfaite et la sonorité en est exquise, malgré que l'absence de l'orchestre ne nous ait pas permis de nous en faire une idée parfaite. Dans le *Libera me* et le *In Paradisium*, l'auteur paraît vouloir se ressaisir et ramener sa pensée, égarée dans le puéril religiosisme du *Pie Jesu*, vers un idéal plus profond et plus austère ; alors il se souvient de l'hymne merveilleux du liturgique plainchant, et il en reprend dans le *Libera me* une strophe entière (qu'il confie à la basse), et qu'il commente ensuite à sa manière, en la développant avec tous les artifices de l'art le plus raffiné.

Si dans cette œuvre, la Société de chant du Conservatoire a pu nous prouver qu'elle possède encore toutes les brillantes qualités que l'on aime à lui reconnaître, en particulier la fraîcheur et le charme des voix féminines, elle nous a montré, dans les deux tableaux du *Chant de la Cloche* de Vincent d'Indy, qu'elle peut s'attaquer à des œuvres d'une haute portée et d'une très grande difficulté. Ces deux tableaux, le *Baptême* et la *Fête*, auxquels est venu s'ajouter le délicieux épisode de l'*Amour*, merveilleusement chanté par M^{me} Jaques-Dalcroze et M. Ch. Henry, ténor, ces deux tableaux nous ont inspiré le plus grand désir de connaître l'œuvre entière. Voilà de la musique vibrante, chaleureuse, pleine de vie et de lumière, à la fois puissante et savoureuse, jamais banale. Le nouveau directeur, notre très distingué rédacteur en chef, nous permettra-t-il d'espérer que c'était là une audition préliminaire, et que la Société de chant, poursuivant l'étude de cette œuvre magistrale, nous en donnera bientôt une audition intégrale, avec orchestre cette fois. Car il n'est pas besoin de dire combien l'œuvre orchestrale d'un symphoniste tel que V. d'Indy perd à la réduction au piano, malgré tout le talent d'un interprète tel que M^{le} M. Paris.

Pour plus modeste qu'ait été la part faite à Saint-Saens, elle ne nous en a pas moins valu la plus exquise jouissance de la soirée. Cette *Nuit*

est une inspiration délicieusement captivante, une perle dans l'œuvre du grand musicien, qui nous a dépeint, sous les couleurs finement atténues, le troublant mystère de la nuit. La page dans laquelle la flûte entoure de ses gracieuses et capricieuses arabesques le chant du soprano-solo — poétiquement soupiré par M^{me} Jaques-Dalcroze — est une des choses les plus séduisantes qui se puissent entendre, de même que toute la conclusion, où ce chant du soprano plane au-dessus des lentes et exquises ondulations du chœur. Voilà encore une œuvre à réentendre, et qui serait admirablement à sa place dans un de nos prochains concerts d'abonnement.

Mentionnons encore pour terminer, un gracieux chœur d'Edmond Snell: *Mon cœur est un oiseau chanteur*, écrit pour voix de femmes, et qui fut bissé, et nous mettrons le point final à cette chronique, trop longue sans doute pour la patience de nos lecteurs, mais trop brève pour l'importance des sujets qu'elle avait à traiter. Nous avons voulu montrer une fois encore quelles merveilleuses ressources et quels précieux éléments nous possédon à Genève, et combien l'art musical y compte de disciples et de fervents. Et maintenant la parole est à la sublime symphonie de la Nature!

E. G.



NOUVELLES ARTISTIQUES

Suisse.

M. Emile Blanchet, pianiste de Lausanne, a donné à Berne un concert très applaudi, avec le concours de M^{le} Anita Prochaska, contralto.



Le concours international de musique à Genève: 16, 17 et 18 août, s'annonce comme un succès. 140 sociétés sont déjà inscrites, parmi lesquelles la plupart sont étrangères. Le comité fait un pressant appel aux sociétés suisses et les prie d'envoyer leur adhésion à M. Henri Borel, secrétaire général du concours musical, Genève.



A la fête des Narcisses, grand succès pour le *Château d'amour*, scène lyrique et mimée de M. Bettex, musique de Henri Kling. L'œuvre très mélodique a été fort bien interprétée par l'excellent orchestre de M. Oscar Juttner et par les

chanteurs de premier ordre que sont M^{me} et M. Charles Troyon.



Le compositeur Hermann Wetzel, de Bâle, a fait entendre à Dortmund, un certain nombre de ses œuvres vocales et orchestrales auxquelles les critiques allemands décernent les plus grands éloges. Plusieurs de ces compositions étaient chantées par le baryton Paul Bœpple, de Bâle, dont la voix puissante et bien timbrée fut si remarquée l'an dernier dans le Festspiel de Hans Huber. M. Bœpple a remporté à Dortmund un succès du meilleur aloi.



M^{le} Lina Burgmeier, cantatrice d'Aarau, vient de se faire entendre à Dresde, et M^{me} F. Forst-Biedermann, mezzo-soprano de Zurich, a chanté à Ratisbonne. Nos deux compatriotes ont obtenu un grand succès.



A Genève a eu lieu le 25 avril le Festival *Richter*, directeur de l'Académie de musique. La Salle de la Réformation pouvant contenir plus de 2000 personnes était comble. Un auditoire très sympathique et impatient de connaître les œuvres musicales de M. Richter, très connu, aimé et hautement estimé comme professeur et théoricien, remplissait la salle. Disons de suite que les compositions de M. Richter ont obtenu le succès le plus vif: M. Richter s'est révélé comme compositeur distingué. Le programme par trop chargé, il contenait une vingtaine de numéros, ne nous permet pas de donner une analyse détaillée de chacun. M^{le} Mathilde Richter, gracieuse au possible, a interprété quelques numéros des « Impressions musicales » et l'Etude en Octaves, pour piano, avec une virtuosité remarquable, avec un charme pénétrant et une impression profonde. Vraiment son jeu est superbe, plein de grâce et de désinvolture. Le succès qu'elle a obtenu était très grand, très mérité. Il faut dire que les « Impressions musicales » sont de vrais petits chefs-d'œuvre, des peintures d'états d'âmes en miniature. Tous les artistes, les chanteurs, instrumentistes et les chœurs ont grandement mérité les applaudissements frénétiques que l'auditoire, très surchauffé, leur a prodigés. C'est que, M. E. Reymond, avec son violon, et l'éminent artiste, M. Rehberg, avec son violoncelle, qu'il sait faire chanter et non miauler, ont électrisé l'auditoire. C'est plaisir d'entendre et de voir Jaques-Dalcroze accom-